

aux écuries impériales. Ces domaines ont été longtemps cultivés de force par des Bulgares qu'une sorte de conscription désignait pour ce service gratuit ; ils y passaient plusieurs mois de suite, enchaînés deux par deux et traités comme des animaux. Le sol de la Turquie est riche et fertile : aussi ces domaines produisent-ils d'énormes quantités de légumes, fruits, volailles, œufs, beurre et fromages, que des ânes et des bœufs apportent par tonnes au palais impérial. Le tabac qu'on y fume en provient aussi.

On ne cultive point de riz sur ces domaines : il faut donc l'acheter, pour la tonne pilaff indispensable chaque jour, avec six cents livres de sucre, autant de café, sans parler de la viande, des épices et du reste. Le riz et le mouton forment la base de l'alimentation chez les Turcs : il n'en faut pas moins au sultan, tous les jours, une tonne de bœuf et une demi-tonne de veau, sans préjudice du poisson, des pâtisseries, des fruits secs, etc.

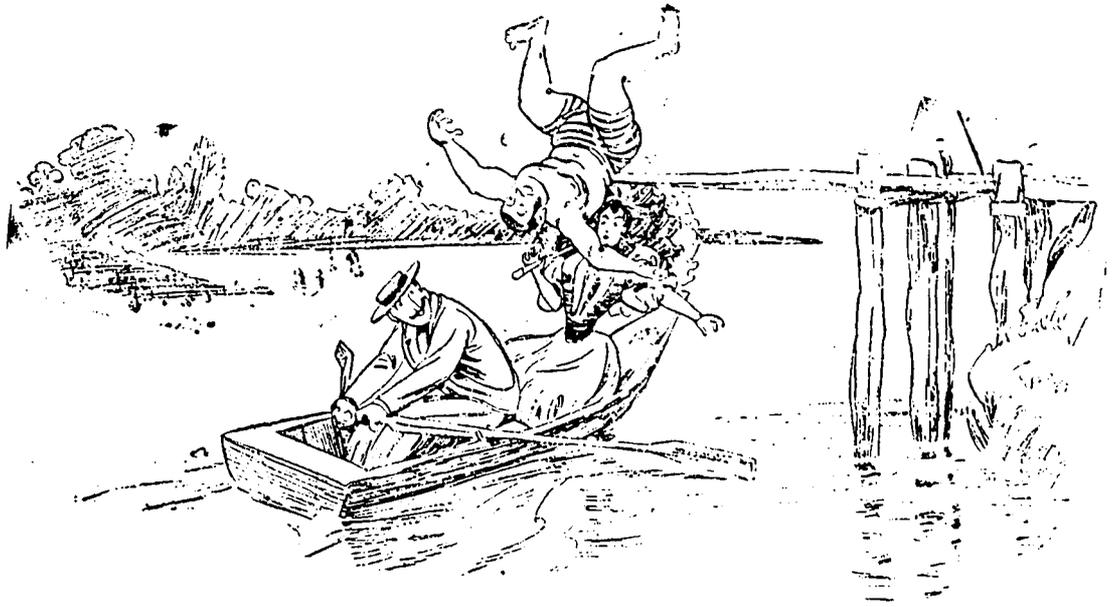
Toute l'eau nécessaire au service du palais est apportée en barriques, de Baïcos et Kanli-Karak, deux jolies sources qui s'écoulent dans le Bosphore, non loin de la mer Noire.

Rien n'est changé, d'ailleurs, dans les arrangements domestiques du palais s'il arrive que le maître le quitte pour une autre de ses résidences. Partout, il doit être constamment attendu à toute heure, et les choses prêtes en conséquence. S'il lui prend fantaisie d'arriver au beau milieu de la nuit, comme cela arrive souvent, il faut que cela ne surprenne personne et que ses moindres ordres soient exécutés sans délai. Pour la même raison, un cheval tout sellé et une voiture attelée doivent être constamment à sa disposition pour le cas où il voudrait changer de milieu. Son séjour de prédilection est Yildiz-Kiosk.

Il est à peine nécessaire de dire que tout cela comporte des gaspillages énormes et, chaque jour en vivres, des restes qui suffiraient à nourrir plusieurs centaines de familles. Les mendiants en ont une partie, et le surplus va aux chiens, dont les rues sont pleines. On estime que la dépense ordinaire de la maison du sultan, année commune, est comme suit : \$3,996,000.

Et très probablement ce total est encore au-dessous de la vérité, car il faut compter avec les fantaisies imprévues.

Essayez les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux à \$3.00 et \$4.00 la caisse. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.



III

La chute du colosse de Rhodes.

## UN DÉASTRE

Garlebeu arrive hier matin comme une bombe à la pharmacie.

—Vite, quelque chose pour me faire vomir.

—Qu'est-ce qu'il y a donc ? demande le commis.

—Voilà ! J'étais parti pour la pêche avec des vers dans ma bouche, quand un de mes amis a voulu faire une farce en me frappant dans le dos. Il a été cause que je les ai avalés. Me les faut, ces vers pour aller pêcher.

## LA PREMIÈRE BALLE PRUSSIENNE

—Quel est son nom ? C'est le douanier.

—Qu'est-il ? L'homme du devoir.

Un douanier, l'homme du devoir ? — Oui, lecteur, tu ne le savais pas. Eh bien, écoute. Tu ignores sans doute quel fut le premier soldat tué en 1870 par la balle prussienne. Je vais te le dire.

A un mille de Schreckling, village de l'arrondissement de Thionville, un poste de surveillance de la douane française existe. Une porte, deux lucarnes percées dans un mur en torchis, voilà l'aspect. Le toit est fait de vieilles tuiles. Le fond est le talus de la route.

Le 23 juillet 1870, peu après la déclaration de guerre, quinze uhlands à cheval vinrent pousser une reconnaissance jusqu'à ce petit poste. Il était quatre heures et demie du soir. Les douaniers Michel et Monty (fils), ce dernier âgé de dix-huit ans, alors demi-soldier, se trouvant en faction, tirent feu immédiatement. L'officier, un haupt-

mann, tomba mortellement frappé. Les uhlands, leur chef mort, regagnèrent la frontière prussienne, en criant à Michel sur un ton menaçant : —Nous reviendrons !

Le même jour, les douaniers de relève, Monty (père), âgé de cinquante-six ans, et Lejust, âgé de vingt, qui avaient remplacé dans leur service d'embuscade Michel et Monty (fils), se virent, à deux heures du matin, entourés par un fort peloton d'infanterie à casque à pointe. Ils venaient venger leur chef tombé la veille.

—C'est toi qui a tué notre officier ? dirent-ils à Monty en allemand.

—Non, répondit celui-ci.

—Comment, non ; nous verrons cela à Sarrolouis ; tu es prisonnier.

—Prisonnier ! jamais ! s'écria Monty.

Aussitôt, le soldat qui parlait et dont la carabine était baissée, fit feu. Le malheureux Monty tomba. Il avait le ventre ouvert et ses entrailles sortaient. Un des uhlands qui avait mis pied à terre, lui brisa le crâne à coup de crosse. Lejust n'eut pas le temps d'armer son mousqueton. Ce douanier de vingt ans fut criblé de dix-neuf blessures, dont les plus graves étaient cinq coups de feu : trois dans les jambes, deux au bras droit ; la poitrine traversée par deux coups de baïonnette et un coup de sabre sur la tête. Il tomba sur le corps de son camarade, mais sans perdre connaissance. Il eut la présence d'esprit de ne faire aucun mouvement, espérant passer pour mort, ce qui lui réussit à merveille.

Les uhlands eurent alors l'idée de détruire la cabane, et, à cet effet, ils déchargèrent leurs armes sur le petit bâtiment, qui s'écroula en partie.

Lejust, laissé pour mort sur le terrain, put néanmoins regagner Schreckling. Evacué ensuite sur Bouzonville, ce brave douanier y reçut les soins du docteur Régnier.

L'on peut dire que le premier soldat français tué en 1870 est le douanier Monty, et que le premier soldat blessé en 1870 est le douanier Lejust, aujourd'hui brigadier des douanes à Longwy. Ce serviteur attend encore sa récompense, c'est-à-dire la médaille militaire. Quand l'aura-t-il ? Je l'ignore. L'aura-t-il même un jour ? C'est pour moi un problème dont je ne puis, hélas ! donner la solution.

La mort de Monty a été sans retard enregistrée dans les journaux de l'époque. Le peuple s'arrachait ces feuilles reproduisant la mort héroïque du soldat douanier. Monty, comme tu le vois maintenant, lecteur, est donc le premier soldat français tué en 1870, sur le champ de bataille. Admire avec moi ce héros et sache que lorsque la patrie est en danger, le douanier sait aussi mourir pour elle.

J. CHEMINANT.

(Journal du Soldat).



IV

—Désolé ! Madame !